

Un cinéma de poésie. Textes recueillis et présentés par DIDIER COUREAU. *Recherches & travaux n° 84*, Université Stendhal – Grenoble 3, 2014. Un vol. de 220 p.

Sont réunis dans ce volume une dizaine de textes sur les multiples relations qu'entretient depuis ses origines le septième art avec la poésie.

L'ouvrage se structure en quatre parties, précédées d'une présentation de Didier Coureau – qui a recueilli les textes – et suivies de *Eureka*, « poésie hors-champ » de Frank Smith, et du texte du film *Asientos* (1995), de François L. Woukoache.

Les deux textes qui composent la première partie, intitulée « Le cinéma et les poètes », traitent de films nourris, de façon plus ou moins explicite et selon des modalités différentes, par la présence d'un poète et/ou de son œuvre. C'est le cas de l'analyse à laquelle se livre Esra Aykin du film de Jane Campion qui prend pour figure centrale le poète romantique anglais John Keats et immerge le spectateur dans son univers poétique. Elle relève ainsi un certain nombre de procédés filmiques censés traduire le cœur même de la poésie keatsienne : romantisation du monde, jeux de lumière, intensité des regards, mystère, épanchement du rêve dans la réalité, « incandescence du sensible », transcendance de l'amour ...

L'article de Guillaume Bourgois s'attache à explorer le cinéma d'Oliveira à la lumière de la poésie de Pessoa en mettant en évidence la façon dont la poétique mise en œuvre par le cinéaste se situe dans le prolongement de l'esthétique du poète. La « démultiplication subjective » répondant à la logique des hétéronymes ou la vision de l'identité portugaise comme instable et ouverte à l'altérité sont des exemples de cette proximité des films d'Oliveira avec l'œuvre de Pessoa.

Les trois textes suivants, regroupés sous le titre « Cinéma poétique, poétique du cinéma », envisagent, sous des angles divers, la dimension poétique de certains films. Par exemple, le surgissement de la poésie dans les films d'Ozu (analyse de Thomas de Davydoff) : métonymies et synecdoques, jeu de correspondances, beauté émanant de la disparition, écriture trouée, images-temps, attention aux choses et aux paysages, regard contemplatif... Le cinéma d'Ozu, imposant une sage distance par rapport à notre monde familier, créerait ainsi une véritable « poésie de l'impermanence ».

Prenant pour objet le cinéma expérimental de Maya Deren, Olivier Salazar-Ferrer étudie les stratégies de dislocation et de discontinuité qui subvertissent la cohérence spatio-temporelle de la narration conventionnelle, la ritualisation du temps induisant une dimension tragique.

Une analyse du film d'Eugène Green *Correspondances*, menée par Didier Coureau, clôt ce chapitre. Poésie des objets, animisme – dans la lignée de Epstein –, procédés poétiques – rimes visuelles, travail du rythme... –, utilisation de la musique, tissage de correspondances mettent la poésie au cœur de ce cinéma.

Un troisième chapitre modifie la perspective en abordant la question de la poésie cinématographique. Christophe Wall-Romana voit ainsi chez Mallarmé – notamment dans *Un coup de dés* – le « rêve kinoptique d'une nouvelle écriture en apesanteur », ou, dans la poésie de Ponge, une esthétique « techno-kinoptique » qui met en son centre l'espace céleste, la lumière, le vol des oiseaux...

Catherine Soulier, quant à elle, analyse un texte poétique d'Ariane Dreyfus nourri par le western, non par sa matière narrative mais par ses corps dont le poème fait une chorégraphie ; puis un texte poétique en prose de Jérôme Game travaillé par l'image filmique qui subvertit la syntaxe, dérègle la ponctuation et le rythme.

Le reste du recueil laisse la parole à des créateurs, poètes et/ou cinéastes.

Succédant à un texte poético-descriptif du film de Jean-Noël Cristiani *Le Marcheur*, par Jacques Laurans, la réflexion de Gérard Leblanc propose une définition du cinéma de poésie comme un cinéma qui se libère du concept et rencontre la vie. Il compare ainsi sa propre pratique

cinématographique à la démarche poétique dans le sens où elle refuse la réduction de l'état à toute considération narrative ou discursive.

Le volume, dans son ensemble, reprend une réflexion qui n'a cessé de parcourir les discours théorique et critique concernant les relations entre le cinéma et la poésie depuis les origines du septième art. Son intérêt réside – outre la richesse des analyses, stimulantes et suggestives – dans la diversité des perspectives et des objets d'étude, mais aussi dans les textes de création sur lesquels se referme le recueil.

On peut juste s'étonner que le nom de Luis Buñuel, pionnier en matière de cinéma poétique, n'apparaisse pas une seule fois dans un volume pourtant chargé de références.

CLAUDE MURCIA